

Brillantissime

Princesse Beli, Nolita Cinema ET Studiocanal
PRÉSENTENT

PASCAL
ELBÉ

FRANÇOISE
FABIAN

ORIANE
DESCHAMPS

KAD
MERAD

MICHÈLE
LAROQUE

GÉRARD
DARMON

ROSSY
DE PALMA

Brillantissime

UN FILM DE MICHÈLE LAROQUE

Durée : 1h35

AU CINÉMA LE 17 JANVIER 2018

**DISTRIBUTION
STUDIOCANAL**

Sophie Fracchia
1, place du Spectacle
92130 Issy-les-Moulineaux
Tél. : 01 71 35 11 19 / 06 24 49 28 13
sophie.fracchia@studiocanal.com

PRESSE

Laurent Renard
Tél. : 01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com

ATTACHÉE DE PRESSE MICHÈLE LAROQUE

Valérie Boukobza
valerieboukobza@hotmail.fr



Synopsis

Angela pense avoir une vie idéale. Elle vit à Nice, dans un bel appartement, avec un beau mari et une charmante ado. Mais le soir de Noël, sa fille la laisse pour rejoindre son petit copain, son mari la quitte et sa meilleure amie préfère prendre des somnifères plutôt que de passer la soirée avec elle. Le choc ! Angela n'a plus d'autre choix que celui de se reconstruire... et ce n'est pas simple avec une mère tyrannique, une meilleure amie hystérique et un psy aux méthodes expérimentales.



Entretien avec MICHÈLE LAROQUE

Qu'est-ce qui a déclenché en vous l'envie de passer de l'autre côté de la caméra ?

Plusieurs producteurs me le proposaient depuis longtemps. Mais je n'en ressentais pas le besoin. Puis, j'ai repensé à une pièce anglaise, « Mon brillantissime divorce » de Géraldine Aron, que j'avais adaptée en 2009 pour la jouer au théâtre et en tournée. J'avais eu un vrai coup de cœur pour son héroïne, Angela, une femme un peu « lunaire » qui racontait son divorce et le chemin parcouru à partir du jour où son mari était parti et où elle s'était retrouvée seule au domicile conjugal, sa fille s'étant aussi éloignée pour faire ses études. J'aimais beaucoup la façon dont elle racontait son histoire, sa lucidité et son humour. J'ai joué la pièce toute une saison, et, les représentations finies, je me suis rendue compte qu'Angela me manquait beaucoup. C'est ce qui m'a donné envie de la retrouver le temps de l'écriture d'un

scénario, et d'un tournage, pour continuer à la faire vivre sur un grand écran. Comme j'avais une idée très précise de la façon dont je voulais raconter cette femme et son histoire, je n'ai pas voulu confier ce projet à quelqu'un d'autre. Et comme au moment de la pièce, un peu par hasard, je m'étais retrouvée à tout faire toute seule, la mise en scène, le décor, la conception de l'affiche, ça m'a donné confiance en moi. Ça m'a donné aussi la force de me lancer pour réaliser le film.

Qu'est-ce qui vous avait tant séduit chez Angela pour que vous ayez éprouvé cette nécessité de la voir exister au cinéma ?

Angela est une femme rare. Elle est vraie, douce, pudique et « décalée », toujours dans l'étonnement de la vie. Elle se connaît et elle n'a pas d'ego. Elle est drôle, gentille et bienveillante, des vertus qui peuvent

paraître démodées, mais qui me touchent beaucoup. Elle a fait de l'élégance un mode de vie. Être toujours impeccable lui permet de ne rien laisser soupçonner des moments difficiles qu'elle peut traverser. Une façon pour elle de ne pas gêner les autres et d'assumer seule ses problèmes. Elle est donc aussi une femme courageuse, que d'ailleurs pas grand-chose n'arrête. Quand elle décide de sauter en parachute, malgré sa trouille, elle le fait. Elle n'hésite pas non plus à se remettre en question. Face à une épreuve, on a le choix de sa réaction. Soit on s'enferme et on subit, soit on s'en sert pour évoluer. Face au fiasco de son divorce, Angela, qui s'était «perdue» dans l'image de l'épouse idéale que son éducation lui avait imposée, va choisir la seconde solution. Elle va trouver la force d'aller, enfin, affronter le monde. C'est comme ça que, petit à petit, elle va prendre conscience qu'elle n'était pas vraiment dans «sa» vie, mais dans une vie que, quelques personnes, dont probablement son autoritaire de mère, lui avaient «dessinée». Elle, qui avait toujours vécu «à côté» d'elle-même, va alors tout essayer pour se trouver. On va la voir comprendre que la clef du bonheur est d'apprendre à s'aimer. Parce que, quand on s'aime et qu'on s'accepte, on n'a plus l'obsession d'être le centre de tout. On peut partager, donner, prendre le temps de regarder les autres. Comme elle est fondamentalement généreuse, Angela va nous proposer de partager son cheminement vers son épanouissement. C'est une femme qui fait du bien. Et c'est ce qui m'a plu.

Contrairement à votre adaptation théâtrale, votre scénario est très éloigné de la pièce de Géraldine Aron...

Retracer sur grand écran le divorce d'Angela et ses bagarres avec les avocats ne m'intéressait pas. Je voulais surtout, avec le plus de drôlerie et de légèreté possible, la raconter «elle», dans sa complexité lunaire, à travers les aventures de sa nouvelle vie. Avec mes coscénaristes, Benjamin Morgaine et Lionel Dutemple, on s'est donc délibérément écartés du texte de Géraldine, et on a brodé, inventé. Des personnages et des situations. Je dois dire qu'on s'est bien amusés. On a noirci

beaucoup de papier. Trop. Si on avait tout retenu, le film aurait duré trois heures ! Mais les choses se sont décantées et on a gardé ce qui nous plaisait le plus, ce qui nous paraissait le plus emblématique du parcours d'Angela. «Mon Brillantissime divorce» était une comédie sociale. Nous avons fait de BRILLANTISSIME une comédie romantique dans la veine de BRIDGET JONES. On y parle, avec légèreté, de choses essentielles et même de choses vitales, puisqu'on y aborde l'incroyable aventure des relations affectives dans nos vies.

On a l'impression que vous avez mis beaucoup de vous dans cette Angela. Et pas seulement sur le plan psychologique. Dans votre film, elle a, comme vous dans la vie, une mère, une fille et un chien...

Je ne pense pas qu'Angela me ressemble trait pour trait. L'histoire qu'on raconte dans le film est vraiment la sienne. Mais, c'est vrai que, comme elle, dans la vie, j'ai une fille formidable, avec laquelle j'ai une merveilleuse complicité, une mère qui a toujours beaucoup compté pour moi et que, depuis quelques années, je ne peux plus faire un pas sans ma chienne Emy, rebaptisée «XX-ELLE» pour le film, car c'est elle qui y «joue». C'est vrai aussi que j'ai également profité de l'histoire d'Angela pour glisser des petits messages personnels, notamment en ce qui concerne la nécessité de travailler sur les programmes ancestraux qui bloquent parfois les vies.

Autre point commun entre vous et Angela, et non des moindres : elle habite Nice, qui est la ville de votre enfance...

Nice est ma ville natale et j'y suis très attachée. Y avoir situé mon film était ma façon de lui rendre hommage, de célébrer son art de vivre qui, pendant mon enfance et mon adolescence m'avait rendue si heureuse. Après l'attentat du 14 juillet 2016, j'ai été encore plus heureuse d'avoir choisi d'y tourner. Non pas parce que je pensais que cela allait faire oublier la tragédie, puisque c'est impossible, mais parce que c'était un moyen spectaculaire de montrer que la barbarie n'avait pas gagné et que, partout,

de la Promenade des Anglais au Marché aux Fleurs, la vie avait repris son cours. Avant que la date du tournage ne nous soit connue, nous n'avions pas vraiment arrêté les endroits où nous allions placer les caméras. Nous avons plusieurs solutions. Mais quand cette date a été fixée, j'ai suggéré qu'on aille d'abord repérer les lieux que je connaissais par cœur, puisque c'étaient ceux où j'avais grandi. On a trouvé l'appartement d'Angela dans l'immeuble où ma grand-mère, puis mes parents et moi-même, jusqu'à mon départ de Nice, avons toujours vécu. Pour les séquences du marchand de fruits, on a pu s'installer dans le square juste en face, là où j'avais fait mes premiers pas. Quant à la scène de la boucherie, elle a été tournée dans la boutique où mes parents allaient toujours acheter leur viande... Comme endroits chargés de vérité et d'émotion, je ne pouvais pas rêver mieux. On a eu de la chance.

Est-ce que tourner dans ces lieux familiers a été «rassurant» pour la cinéaste débutante que vous étiez ?

Ce n'est pas l'adjectif que j'emploierais. Ce que je peux dire, c'est que je me suis sentie «privilegiée» de pouvoir effectuer ce premier tournage dans des lieux que j'ai toujours connus. J'allais rarement à Nice, et toujours pour des séjours de courte durée. Le fait de m'y être réinstallée pour les deux mois du tournage m'a incitée à y revenir plus souvent, et plus longtemps. Quand j'arrive dans le quartier des Musiciens, j'ai l'impression de pénétrer dans un studio de cinéma. C'est assez magique de se rendre compte que l'énergie du tournage a laissé une empreinte dans la perception que j'ai maintenant de mon quartier. Ce que j'ai trouvé formidable aussi, c'est l'accueil des Niçois. Ils ont été d'une gentillesse incroyable pendant tout le tournage. Avoir sa rue bloquée pendant des heures n'est jamais agréable. Eux, ils patientaient joyeusement parce que, disaient-ils, «C'est le film de Michèle !». Leur attitude m'a donné beaucoup de force, d'énergie et de gaieté. L'équipe et moi-même, nous sommes senties protégées.

Avant de commencer le tournage, avez-vous eu le trac ?

Bizarrement, non. D'abord parce que je suis arrivée sur le plateau avec une équipe

béton, des gens qui avaient compris comment je désirais travailler et qui voulaient m'aider. Ensuite parce que pour tout ce qui est purement technique, cadres, découpage... j'avais énormément travaillé en amont. C'est mon truc, le travail, pour déstresser. Même quand je dois seulement faire l'actrice, j'arrive toujours, sur scène ou sur les plateaux, détendue, parce que j'ai bien préparé.

La majorité des réalisateurs disent que sur un tournage, le temps est ce qui les stresse le plus...

Je le confirme ! Tant que le film a été à l'état de projet, mes coscénaristes et moi-même avons pu prendre tout notre temps pour écrire. Cela a été un vrai luxe, parce que cela nous a permis de travailler tranquillement le script. Mais quand la date du tournage a été arrêtée, forcément, la donne a changé. Sur un plateau, le temps c'est de l'argent. J'avais un budget très correct, mais je n'avais voulu renoncer ni aux lieux où j'avais prévu de tourner, ni au casting un peu prestigieux que j'avais constitué. Le seul poste que je pouvais un peu réduire était donc celui de la durée du tournage. On a eu un planning très serré. Dans l'ensemble, tout s'est très bien passé, sauf les jours, où parce qu'un plan ne me convenait pas, il fallait que je trouve très vite une autre idée (rires).

Être à la fois devant et derrière la caméra a-t-il été pour vous une source de problèmes ?

Je n'ai pas eu cette sensation. Quand on est «acteur principal» d'un film, on raconte l'histoire par le biais de son personnage. On est au centre du plateau. On voit tout, on ressent tout et on imprime une certaine énergie. Être, en plus, réalisateur, implique juste d'aller un peu plus loin. C'est tout. Diriger les comédiens en jouant en face d'eux ne m'a donc pas posé de difficulté particulière.

Pendant le tournage, qu'est ce qui vous a été le plus pénible ?

Mon personnage, Angela, qui est une femme très élégante, porte souvent des talons aiguilles. J'ai un très mauvais

souvenir des sprints que je devais effectuer après certaines scènes pour aller au Combo. Je ne pouvais pas aller aussi vite que je le voulais. C'était assez épuisant (rires).

Certaines séquences, aussi, ont été plus fatigantes à tourner que d'autres. Ça peut paraître paradoxal, mais c'étaient celles dans lesquelles je ne faisais pas l'actrice. Quand on joue, on libère une certaine énergie. Si vous regardez les copains jouer, sans prendre part à la scène, cette énergie reste en vous. Et je trouve ça exténuant (rires).

Et le plus agréable ?

Mis à part les petits problèmes que je viens de citer, et malgré la somme de travail qu'il a représenté, je dois dire que ce tournage a été un enchantement. Peut-être parce que je n'étais entourée que par des gens que j'aimais, il a été formidable. On a passé des soirées à chanter et à rire tous ensemble. Ces deux mois ont été d'une grande gaité. On s'est beaucoup amusés.

Venons-en au casting... Et d'abord à celle qui incarne la mère d'Angela, Françoise Fabian...

Pour ce rôle, je voulais une femme écrasante de beauté, impeccable, élégante, exigeante avec elle-même, en apparence impitoyable avec les autres, mais dans le fond, aimante et sentimentale. Une femme distinguée, forte, autoritaire même, qui soit comme une icône pour sa fille et son entourage. Pour être cette femme-là, je n'en ai vu qu'une, c'était Françoise. Non seulement elle est splendide et souveraine, mais je l'admire et l'aime depuis... toujours. La première fois que je l'ai rencontrée, c'était en 1987 au Théâtre des Variétés. Elle était venue voir son ami Jacques Villeret dans «C'est encore mieux l'après-midi». C'était la première fois que je jouais dans un grand théâtre parisien. Je faisais une réceptionniste, j'avais dix lignes de texte. Françoise a pris le temps de venir me faire un petit coucou et, gentiment, m'a prédit une grande carrière. Cette attention m'avait beaucoup touchée et, outre le fait que nous avons le même agent, je suis restée proche d'elle.

Travailler avec elle a été un bonheur. Elle a été impériale dans son rôle et, également, extrêmement à l'écoute de ce que je lui demandais. Mais je dois dire que tous les comédiens ont fait preuve de cette même attention.

Pourquoi avez-vous demandé à Kad Merad de jouer votre « amoureux » ?

Lorsqu'il était venu voir la pièce au théâtre du Palais-Royal, Kad m'avait dit que, si un jour j'en faisais un film, il adorerait y jouer le docteur Steinman.

Deux ans plus tard, il a eu la gentillesse de me demander d'être dans son premier long métrage, MONSIEUR PAPA. Il était donc encore moins hors de question qu'il ne soit pas dans BRILLANTISSIME et, bien sûr, dans le rôle qu'il avait souhaité y tenir. Un réalisateur qui fait son premier long métrage apporte avec lui sur le plateau tout son univers. Et, dans cet univers, il emmène des acteurs, qui parfois sont connus, ce qui permet de les découvrir sous un angle nouveau. Je connais bien Kad. J'ai réécrit le docteur Steinman pour lui, pour le charme qu'il peut déployer, pour la douceur dont je sais qu'il peut être capable, et aussi, pour la démesure de sa folie. Il a composé un psy poétique, irrésistible, à la fois dans l'empathie de ses malades et totalement déconnecté de la vraie vie.

Le personnage de marchand de fruits que joue Gérard Darmon n'existe pas dans la pièce. Pourquoi l'avez-vous inventé ?

Au début du film, Angela est une femme «en dehors» d'elle-même qui fait tout par devoir. Elle est malmenée aussi : sa mère la bouscule, sa fille l'envoie balader, son mari la plaque, et sa meilleure amie la traite comme une sœur ennemie. J'ai voulu créer un personnage qui, enfin, la comprenne et provoque le déclic de sa reconstruction. J'ai pensé à un marchand de fruits, qu'elle rencontrerait précisément ce désastreux soir de Noël où tout s'écroule pour elle. Ce marchand vend des produits sucrés, donc, symboliquement, réconfortants. Il est comme un roi mage. Il est généreux, protecteur, et a une philosophie de la vie qui a fait de lui un «sage». Il va écouter

Angela, la reconforter et surtout la guider, l'amener sur le chemin de sa reconquête d'elle-même. Pour jouer ce personnage providentiel, je voulais un comédien sur le visage duquel seraient imprimés, pêle-mêle, la vie, l'humour, la fantaisie, l'équilibre, la masculinité et l'humanité. Il n'y en avait qu'un, Gérard Darmon !

Vous avez fait de cet « homme de hasard » un des bons anges d'Angela et de sa meilleure amie, Charline, une de ses plus « maladroites » conseillères...

Je trouvais bien qu'Angela ait une meilleure amie, une amie d'enfance et elle est devenue Charline avec qui Angela, petite, a passé en Espagne toutes ses vacances, et qui est venue s'installer à Nice pour être plus près d'elle. Charline est pour Angela comme une sœur, aimante, mais possessive. Comme elle est seule, elle cherche inconsciemment à ramener sans cesse Angela vers ses repères de vie à elle, ce qui empêche Angela de vivre sa vraie vie. Pour Angela, Charline, est à la fois un bienfait et un obstacle, un être indispensable à son équilibre affectif, et en même temps quelqu'un de l'emprise duquel elle doit se dégager pour devenir enfin elle-même. Pour l'interpréter, il fallait une comédienne qui soit à la fois magnétique, extravagante et touchante. Rossy de Palma est tout ça. Elle a apporté, en plus à Charline, ce pourquoi je l'aime : son énergie, sa générosité débordante et sa folie.

Pourquoi, pour être la fille d'Angela, avez-vous choisi votre fille, Oriane Deschamps ?

Parce que je la trouve superbe, photogénique et talentueuse, et que je savais qu'elle allait être formidable dans ce rôle-là ! (rires). En 2005, dans COMME T'Y ES BELLE, nous avons déjà joué ensemble une mère et sa fille. Oriane n'avait que dix ans mais, sur le plateau, nous nous étions bien entendues toutes les deux. Elle avait été épatante. Pour BRILLANTISSIME, il m'a donc paru naturel de lui demander d'être de nouveau ma fille de cinéma. En plus, symboliquement et sentimentalement, cela m'importait beaucoup qu'elle

m'accompagne dans l'aventure de mon premier film. J'y ai d'ailleurs aussi embarqué ma mère. Dans la scène où Françoise Fabian, ma mère de cinéma, joue au bridge avec trois autres dames, la première est Marthe Villalonga, qui fut ma mère dans COMME T'Y ES BELLE, la deuxième est Michèle Moretti qui fut également ma mère dans CHOUQUETTE, et la troisième est ma vraie mère dans la vie, Doïna Laroque.

Il y a quelque chose de très fort par rapport aux racines dans BRILLANTISSIME. C'est une dimension qui a été essentielle pour moi, dans la préparation et le tournage du film. BRILLANTISSIME est un film que j'ai fait avec ma famille, celle que j'ai choisie, ma bande de copains, et celle que j'ai reçue, ma fille et ma mère. Si la place de la mère y a beaucoup d'importance, c'est parce que je pense que dans la vie, les mères ont un rôle déterminant sur tout leur entourage, filles comme garçons. Après, c'est à chacun de s'en libérer, ou pas.

Pour en terminer avec votre casting, on constate qu'il fourmille de surprises. La majorité des petits rôles est tenue par des acteurs « vedettes »...

Pierre Palmade, Jean Benguigui, Michaël Youn... tous sont des copains qui m'ont fait l'amitié d'accepter d'être au générique de mon premier film. Malgré leurs plannings parfois serrés, ils ont pris le temps de se déplacer jusqu'à Nice, même pour y jouer une scène courte. Leur générosité m'a beaucoup aidée et profondément touchée. Leur participation a été très importante pour moi, non seulement parce que chaque personnage comptait énormément pour moi mais parce que, aimant les comédiens, je voulais que mon film soit aussi un film d'acteurs. En plus, comme je n'avais pas beaucoup de temps, que mes copains acceptent de faire des petits rôles m'a bien arrangée ! Comme ce sont des super-interprètes, ils ont compris instantanément la façon dont j'avais envie qu'ils jouent les personnages que j'avais écrits. J'ai aussi eu la chance que les comédiens « moins connus » du public se soient également montrés extraordinaires, ceux de la scène de rue du début du film, par exemple, ou Eric Denize qui joue le voisin pas content, ou Stéphanie Papanian

qui est l'hôtesse de l'air de la scène de l'aéroport, ou Je an-Pierre Sanchez, l'aide-boucher de Jean Benguigui, et aussi tous les autres... Ils ont tous été remarquables. Ils sont tous entrés dans mon univers. Et ça m'a fait du bien.

Vous avez choisi la première personne comme mode de narration...

J'ai utilisé le « je » parce que je voulais qu'on entende les pensées d'Angela, qu'elle nous embarque dans sa façon de voir les choses, dans sa façon de les vivre. Pour qu'on soit complètement en empathie avec elle et qu'on la comprenne.

La photo de BRILLANTISSIME est très particulière, souvent écrasée par la lumière, comme surexposée...

Angela est une femme « décalée » qui n'est jamais complètement dans la réalité. Elle a une sorte de filtre qui lui permet de supporter les choses dures ou difficiles. Au fond, elle vit comme dans un conte. Pour affronter avec le plus d'optimisme possible les noirceurs de sa vie, elle a choisi, comme une petite fille, de les colorier. Pour rendre compte de ça, on a beaucoup retravaillé la photo à l'étalonnage. On a, en quelque sorte, « déréalisé » le film pour qu'on le regarde avec les yeux d'Angela.

Un petit mot sur la chanson que vous interprétez avec votre fille, sous le regard attendri de Françoise Fabian...

Cette chanson s'intitule « J'ai les semelles qui collent ». Je la trouve formidable parce qu'elle est très symbolique du personnage d'Angela. J'aime beaucoup ce moment où je la chante en duo avec ma fille. On n'a pas cherché l'émotion, mais on l'a sentie monter très fort. Une fille, sa mère et sa grand-mère qui, par le biais d'une chanson, s'avouent leur amour, leur respect et leur admiration réciproques... C'est pour moi l'une des scènes les plus bouleversantes du film.

« J'ai les semelles qui collent » est une chanson qui a été écrite, paroles et musique, par celui qui signe toute la musique du film, Alex Beaupain, qui a

également composé la musique de la chanson du cimetière. C'est une chanson qui me tient tout particulièrement à cœur puisque ses paroles sont celles d'une poésie que ce cimetière avait inspiré à mon arrière-arrière-grand oncle.

J'ai été heureuse qu'Alex Beaupain ait accepté de faire vivre mon film musicalement. Humainement et artistiquement, j'aime beaucoup ce compositeur.

Comment souhaiteriez-vous que les gens reçoivent BRILLANTISSIME ?

Bien sûr, j'aimerais qu'ils en retirent des émotions, mais surtout je voudrais que ce film leur fasse du bien. Quand j'ai montré BRILLANTISSIME pour la première fois au Festival de Saint-Jean-de Luz, j'ai été très touchée par ces spectateurs qui sont venus me parler des rires qu'il leur avait suscités, des larmes que, par moments aussi, il leur avait fait monter aux yeux. Beaucoup aussi m'ont dit avoir été émus par sa poésie. J'ai été très heureuse de toutes ces réactions. L'aventure de ce film, où je me suis sentie très épaulée, humainement et artistiquement, a été pour moi comme un immense cadeau. Je voudrais maintenant, en retour, offrir ce cadeau au public.

Je me rends compte qu'avoir fait ce film a été pour moi une façon de prendre les gens par la main pour les inviter à faire un petit tour dans mon cerveau. Une manière de partager avec eux ma perception de la vie et de l'humain, et aussi ma petite folie. BRILLANTISSIME me ressemble énormément.

Avez-vous envie de réaliser un autre film ?

J'attends la sortie de celui-là. Après, on verra ! En attendant, je continue, à faire l'actrice. Avec beaucoup de bonheur ! (rires)



Entretien avec FRANÇOISE FABIAN

Comment êtes-vous arrivée sur BRILLANTISSIME ?

C'est l'aboutissement d'une longue histoire d'amitié. J'ai connu Michèle Laroque au théâtre des Variétés en 1987. Elle rentrait tout juste des États-Unis, et elle avait décroché un petit rôle dans «C'est encore mieux l'après-midi» aux côtés de Jacques Villeret. C'était sa première apparition sur la scène d'un grand théâtre parisien et elle était donc encore complètement inconnue. Elle n'avait que quelques répliques, mais comme mon mari Marcel Bozzuffi et moi avons été frappés par sa grâce, son énergie, son habileté, et aussi par cette chose qu'on a instinctivement ou qu'on n'a pas, qui s'appelle «la présence», nous étions allés la complimenter dans sa loge. Nous ne nous sommes plus jamais perdus de vue.

Il y a environ cinq ans, Michèle m'a annoncé vouloir faire un film dans lequel

je serai, avec un rôle qu'elle écrirait pour moi. Et puis, je n'en ai plus entendu parler. J'ai pensé qu'elle avait abandonné son projet, jusqu'à son coup de fil, il y a quelques mois, qui m'annonçait que ça y était, qu'elle allait faire son film et que, comme promis, elle m'y avait réservé un personnage. Cette parole tenue et cette fidélité m'ont beaucoup touchée.

Quelle a été votre première réaction à la lecture du scénario ?

Humeur, rythme, personnages... Tout m'a tout de suite plu dans ce script. Je lui ai trouvé de la singularité, de la drôlerie, une vraie douceur, et de la poésie. On était un peu comme dans une de ces comédies à la Mike Nichols, à la fois positives et légères. J'ai succombé au charme de son personnage central, Angela, qu'allait interpréter Michèle. Une femme qui se

retrouve seule sans avoir vraiment compris pourquoi, et qui, malgré les coups du sort, va aller chercher, avec beaucoup d'énergie et de candeur, les clefs de son bonheur. Et évidemment, j'ai été emballée par le rôle qui m'était réservé dans cette histoire, celui d'une femme dirigeante, égoïste et de mauvaise foi. J'adore jouer les trouble-fêtes, surtout dans les comédies, surtout lorsqu'elles sont portées, comme ici, par des dialogues de qualité. Cela m'amuse beaucoup. En plus, cette « monstresse » là était la mère d'Angela ! Que Michèle ait pensé à moi pour être sa mère de cinéma, m'a assez bouleversée.

Comment définiriez-vous cette mère ?

Contrairement aux apparences, elle n'est pas méchante. Elle est avant tout d'un égoïsme et d'un égocentrisme phénoménaux. Elle est aussi complètement à côté de la plaque, ce qui la rend comique. Elle s'offre, par exemple, une croisière sur le Danube, non pas pour la beauté du voyage, dont elle se contrefout, mais pour jouer au bridge avec ses copines, que d'ailleurs, elle rudoie aussi. C'est une femme qui ne fait que ce qu'elle veut, quand elle le veut, sans se soucier de rien, sans se rendre compte du mal qu'elle fait autour d'elle. Elle n'a aucun sens du gâchis affectif qu'entraîne son attitude. Évidemment, parce qu'elle ne supporte personne, elle vit seule. C'est une emmerdeuse suprême, mais... son exigence ne dissimule aucune once de violence. Je l'adore. J'ai vraiment aimé la jouer, d'autant qu'elle finit par déposer les armes pour devenir, enfin une mère et une grand-mère tendre et aimante...

C'est la première fois que Michèle Laroque réalisait un film. Comment avez-vous trouvé la débutante qu'elle était ?

Sans flagornerie, elle m'a épatée. Elle savait exactement ce qu'elle voulait. Elle décidait vite. Sur un plateau, il n'y avait aucune différence entre la Michèle « réalisatrice » et la Michèle « actrice », qui est d'une grande simplicité, d'une grande générosité et en même temps d'une énorme exigence... Pour nous amener dans son univers, elle nous expliquait dans quelle « humeur » elle souhaitait qu'on joue

les scènes. Mais après, elle nous laissait trouver notre propre respiration. Avec elle, on se sent à la fois dirigé et libre, parce qu'elle nous fait confiance. Michèle est comédienne. Elle sait parler aux acteurs, elle sait ce qu'ils peuvent apporter à une création. Elle les aime et les respecte. Et forcément, ils l'aiment et la respectent en retour.

Ce qui m'a surpris aussi chez elle, c'est sa faculté d'émerveillement. Elle est émerveillée par tout, son métier, ses partenaires, sa mère, sa fille, les gens qu'elle rencontre... J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi heureux, qui dégage autant de générosité et de joie, et qui ait un tel sens de la famille. Mais elle n'est pas « éthérée », déconnectée, pour autant. Elle est concrète, a des inquiétudes et se pose des questions.

Quelles sont les séquences qui vous ont le plus marquée ?

J'ai pris un plaisir fou à tourner la scène où je joue au bridge avec mes « copines ». On était quatre à se renvoyer les répliques. Ça a été très ludique ! En revanche, je me suis beaucoup moins amusée avec la scène de l'aéroport. C'était ma toute première scène, j'y suis arrivée fragilisée car je débarquais à peine d'un concert à l'étranger. J'ai eu peur de ne pas être à la hauteur de ce que Michèle souhaitait. Mais, ouf ! Apparemment, elle n'a pas été déçue.

Après la carrière que vous avez, vous avez encore peur de décevoir ?

J'ai toujours eu le souci de l'excellence. Que ce soit dans la tragédie ou dans la comédie, j'essaie toujours d'être au meilleur et au plus profond des personnages. Je ne veux me laisser aller ni dans la facilité, ni encore moins dans le narcissisme.

Sous votre sérénité apparente, vous êtes en fait une traqueuse ?

J'ai toujours eu le trac. Beaucoup plus au cinéma qu'au théâtre, d'ailleurs. Sur scène, je suis maîtresse de moi-même. Je peux

m'appuyer sur mon travail de répétitions. Je domine la situation. Sur un plateau de cinéma, c'est tout le contraire. Il y a trop de monde, trop de paramètres. Je me demande toujours ce que la caméra va venir chercher de moi, si je vais y être à mon meilleur. Quand j'étais plus jeune, et que j'avais rendez-vous dans les studios de Boulogne-Billancourt, j'avais des peurs paniques. Je ne voulais pas y aller. Je rêvais de trucs incroyables, que les studios brûlent, que je me casse une jambe, ou que je tombe malade. Tout ça à cause de ma trouille des caméras. L'idée qu'on allait me regarder par une sorte de lorgnette qui me faisait penser à un microscope me rendait, physiquement, malade.

Aujourd'hui, mes frousses sont moins intenses, mais j'ai quand même toujours une certaine appréhension quand j'arrive sur un plateau de cinéma.

Quels sont vos projets ?

J'ai trois projets de pièces, deux contemporaines, et une adaptation d'un roman classique. Mais rien ne se fera

avant fin 2018. Je voudrais aussi chanter, faire un album et l'interpréter sur scène. J'ai toujours chanté, en public et aussi à la télévision, notamment avec Guy Béart, dans les émissions de Jean-Christophe Averty. Serge Reggiani m'avait dit un jour que faire un album prend un temps fou. Il avait raison. Trouver des auteurs, des compositeurs et des arrangeurs demande au moins deux ans. À cause de mon travail d'actrice, je n'ai jamais pu les avoir. Je croise les doigts pour les années qui viennent...

Vos angoisses n'ont jamais eu raison de votre énergie créatrice...

J'ai la chance d'avoir, depuis toujours, l'enthousiasme chevillé au corps. Cela m'a permis de traverser les pires tempêtes (rires).



Entretien avec ORIANE DESCHAMPS

Comment votre mère, Michèle Laroque vous a-t-elle proposé de jouer... sa fille dans ce film ?

Très naturellement. Elle m'avait toujours dit que si, un jour, elle faisait un film, elle aimerait que j'y participe, d'une manière ou d'une autre. J'ai fait des études de lettres, Khâgne, et Hypokhâgne, mais, parallèlement, j'ai, de temps en temps, fait l'actrice. À onze ans, j'ai joué la fille de ma mère (déjà !) dans *COMME T'Y ES BELLE*. À quatorze, j'ai joué (encore) sa fille quand elle était au théâtre pour «*Mon brillantissime divorce*». Il s'agissait d'une voix off, puisqu'elle était seule en scène. Quand *BRILLANTISSIME* a été prêt, elle m'a appelée pour le rôle de Léa, la fille d'Angela. J'étais à New York. J'ai lu le scénario. Je suis rentrée.

Qu'est-ce qui vous avait séduite dans ce scénario ?

J'y ai retrouvé l'humour, la sincérité et aussi la douce folie de ma mère, qui, dans la vie, est assez décalée. Elle était toute entière dans ce scénario, et dans son personnage d'Angela, même si évidemment ce personnage n'est pas du tout son copié collé !

Léa, je l'ai aimée tout de suite. J'ai aimé sa personnalité, rebelle et romantique. J'ai aimé son parcours de fille qui, au début, pense que la musique exclut tout le reste, et qui, petit à petit, va se rendre compte que cette passion est compatible avec d'autres, qu'elle peut même être un lien avec ses proches et sa famille. Je l'ai aimée surtout parce qu'elle montrait que, contrairement à une idée trop répandue, une mère et une fille peuvent s'entendre super bien, sans pour cela sacrifier une once de ce qu'elles sont. Moi dans la vie, je suis très complice avec ma mère et j'avais envie de partager ça.

Dans le film, on retrouve aussi votre grand-mère et aussi, Emy, la chienne de la maison. Votre mère est très famille...

Ah oui ! C'était bien. Ça faisait chaud au cœur et ça sécurisait (rires) !

Est-ce gênant de jouer devant sa mère ?

Dans la mesure où on s'abrite derrière un personnage, pas vraiment. Je suis beaucoup plus intimidée maintenant, pendant cet entretien où je dois être moi-même, que je ne l'étais sur le plateau, dans la peau de Léa. Je ne vous dis pas que la première journée de tournage n'a pas été difficile et que je n'ai pas été à deux doigts de perdre mes moyens. J'ai eu ce qu'on appelle le trac, mais un trac normal d'actrice. Ma mère n'y était pour rien. Elle m'a même aidée à calmer mon angoisse. Le reste du tournage s'est déroulé ensuite sans problème de ce genre.

Léa est un personnage de fiction. Mais avez-vous des points communs avec elle ?

Pas beaucoup ! (rires). Je ne chante pas (encore que je crois qu'elle m'a inoculé le virus), je ne suis pas et n'ai pas été en fac d'économie, je n'ai pas et n'ai jamais eu de groupe de musique, mes fringues ne sont pas les siennes, je n'ai jamais été en révolte et aucun de mes petits amis n'a ressemblé au sien ! Le seul point commun que j'ai avec elle est sa bienveillance envers sa mère.

Quelle scène avez-vous préféré tourner ?

Celle qui suit le concert, où Léa retrouve sa mère et sa grand-mère. Ma mère était assez prise par son travail de réalisation, mais cette scène s'est déroulée dans une grande tendresse. On était toutes les trois, naturelles, joyeuses et complètement solidaires. En plus, j'étais heureuse de tourner avec Françoise Fabian que j'admire depuis toujours.

Lorsqu'elle est réalisatrice, comment est votre mère avec vous ? Maternelle ?

Ah non, pas maternelle ! Elle est avec moi comme avec tout le monde, attentive

mais exigeante. Quand elle ne joue pas elle-même dans la scène, elle vient nous montrer. J'aime sa façon de faire, précise et imagée.

Où avez-vous attrapé le virus de la comédie ?

J'ai passé beaucoup de temps dans les coulisses du théâtre que dirigeait mon père, Dominique Deschamps. Paradoxalement, c'est à lui que je dois l'essentiel de ma culture cinématographique, car c'est un grand cinéphile.

Et puis, j'ai aussi souvent accompagné ma mère, sur scène et sur les tournages. Elle me montrait et m'expliquait comment ça se passait. Parfois, une fois rentrées à la maison, on s'amusait à jouer toutes les deux, et ça m'éclatait ! J'ai toujours su que jouer me plaisait.

J'ai attendu un peu. Je suis partie faire autre chose. Je ne me sentais pas mûre et surtout, je ne voulais pas être la « fille de... ». C'est le hasard qui a fait que j'ai joué trois fois avec ma mère, sur des périodes très espacées. Maintenant, j'ai envie de continuer à faire l'actrice, mais toute seule. J'aime jouer. Vraiment. Je me sens entière quand je joue. Cela me permet d'exprimer des émotions qui ne « sortiraient » pas sans cela. Pour moi, c'est à la fois ludique et thérapeutique.

Que préférez-vous ? Le théâtre ou le cinéma ?

Je manque encore d'expérience et de recul pour répondre. Pour l'instant, il me semble que je préfère le cinéma. C'est peut-être un leurre, mais je me sens protégée par le filtre de la caméra. Au théâtre, on est face au public, en première ligne. Ça me fait peur.

Quel jugement portez-vous sur le premier film de votre mère ?

J'ai essayé de le regarder en toute neutralité et en toute objectivité. Et, franchement, je l'ai adoré. C'est normal : il est drôle, décalé, poétique et doux comme ma mère. Comment voudriez-vous que je n'aime pas ce film, qui porte la signature de la femme que je préfère au monde ?



Entretien avec KAD MERAD

Avez-vous été surpris quand Michèle Laroque vous a demandé de jouer dans BRILLANTISSIME ?

Michèle et moi, c'est une longue histoire d'amitié. Nous nous sommes connus aux Restos du Cœur au début des années 2000, et depuis, on s'est vus régulièrement. Elle va voir mes films et je vais voir ses spectacles. C'est presque devenu une tradition. En 2009, j'étais donc allé la voir dans « Mon Brillantissime divorce » qu'elle avait créé, seule en scène, au théâtre du Palais Royal. J'avais beaucoup aimé. Elle, dans ce texte, et le texte lui-même, avec tous ses personnages. Je me souviens lui avoir dit que si, un jour elle faisait un film de cette pièce, j'aimerais bien tenir le rôle du psy amoureux de son personnage d'Angela. Elle s'en est souvenue !

J'aime Michèle. Dans la vie, c'est une femme exquise, et sur un plateau, une comédienne qui apporte toujours une

petite folie à ses rôles.

Quand en 2010, j'ai tourné mon premier film MONSIEUR PAPA, je n'avais d'ailleurs vu qu'elle pour incarner avec autant de fantaisie un personnage de mère chef d'entreprise ! Elle a été ma première héroïne en tant que réalisateur...

D'un texte de théâtre pour un seul en scène, à un scénario de cinéma avec plein de personnages, il y a un gouffre ! Qu'est ce qui vous avait séduit dans celui-là ?

Il était bien ficelé, bien équilibré, très drôle et très poétique aussi. J'ai aimé la façon dont évoluaient le personnage d'Angela et celui du docteur Steinman, séparément, et ensemble. Ils ont de la fantaisie, de la légèreté, de la gravité et surtout de la sincérité. Ce docteur m'a plu aussi parce qu'il est charmant, rigolo, distingué, délicat, et séducteur aussi, ce que je

n'avais encore jamais été au ciné. Grâce à ce rôle, le regard des femmes sur moi, va peut-être changer ! (rires)

La Michèle Laroque réalisatrice que vous avez découverte, est-elle différente de la Michèle Laroque comédienne que vous connaissiez ?

C'est exactement la même. Elle est énergique, enthousiaste, volontaire et elle aime les acteurs. Elle nous a dirigés avec ces qualités-là. Elle était très rigoureuse sur le texte, mais elle nous laissait assez libres dans notre jeu. On a pu s'amuser à inventer des trucs. Travailler avec elle a été un plaisir. Dans la vie, Michèle est une femme gaie et heureuse. Son bonheur et sa gaité ont contaminé toute l'équipe du film.

C'était pourtant son premier film, en tant que réalisatrice...

Réaliser un film équivaut à diriger une entreprise. Il faut prendre ses responsabilités. Michèle les a prises. Si par moments elle a eu des doutes, elle ne nous l'a pas fait sentir. Elle avait bien préparé son affaire. Comme tous les réalisateurs, elle a parfois demandé son avis à l'équipe, mais je ne l'ai jamais sentie dépassée. Elle a imposé son rythme et sa vision du film.

Y a-t-il eu pour vous des scènes plus marquantes que d'autres ?

Le travail sur le plateau s'est déroulé sans accroche particulière. On a tous été, tout de suite, dans la même énergie. J'ai adoré tourner la scène de l'avion. On n'était pas

du tout dans les airs. C'était très marrant. La séquence la plus «enquiquinante» a été celle du parachute. Le film donne l'illusion qu'on saute, mais en réalité on est harnachés sur une grue, coincés dans une combinaison qui nous maintient le corps tant bien que mal, avec un énorme ventilateur dans la figure pour donner l'impression du vent. On est restés pendus toute la journée. Aujourd'hui, j'en rigole, mais cette journée de tournage nous a laissés en vrac ! (rires)

Quand on regarde BRILLANTISSIME, on a l'impression que c'est un film de copains...

Je ne dirais pas cela, parce que certains acteurs ne se connaissaient pas. Moi par exemple, je n'avais jamais rencontré Françoise Fabian. J'en profite pour dire qu'elle m'a sidéré. Ce qu'elle fait dans le film est extraordinaire !

Mais, pour en revenir à votre remarque, ce qui est sûr, c'est que Michèle a choisi elle même ses acteurs. En pensant qu'ils seraient les meilleurs pour les rôles qu'elle leur réservait. Il se trouve que, parmi eux, beaucoup étaient ses copains. D'où, peut-être cette impression d'osmose entre nous tous.

Vous avez vu le film lors d'une avant-première. Comment l'avez vous reçu ?

C'est une comédie qui ressemble à Michèle. Comme elle, elle est complètement à l'Ouest. Lorsqu'on tourne, on ne se rend pas compte de ce que ça va donner. Là j'ai été surpris par le ton du film, amusant, barré, et poétique. Je n'ai pas été le seul. Dans la salle où on le projetait, les gens ont accueilli le film avec un enthousiasme fou. Ça m'a fait plaisir. Surtout pour Michèle.

Note d'intention

COMPOSITEUR

De toutes façons, dès l'instant où Michèle Laroque m'a expliqué qu'il y avait dans son scénario une chanson qui restait à écrire et qui reviendrait interprétée sous différentes formes tout au long du film, je n'ai pas pu résister. C'est idiot mais c'est ainsi, je ne peux pas m'empêcher de participer à un projet qui injecte, même à dose légère, un peu de comédie musicale dans le résultat final.

J'ai donc écrit cette chanson, en partant du titre de travail présent dans le scénario (ça s'appelle «La vie au ras du sol» dit le batteur du groupe, soit, ça s'appellera donc «La vie au ras du sol») et l'ai fait chanter à Michèle et à sa fille et je n'ai pas regretté parce que faire chanter les actrices, surtout quand elles se révèlent aussi émouvantes qu'elles peuvent être drôles, c'est toujours pour moi un moment particulier.

C'est ensuite que les choses se sont corsées. Parce que bien sûr, on avait la chanson, très bien, parfait, mais il s'agissait maintenant d'écrire une musique de film. De comédie. Et je n'avais pas beaucoup travaillé sur des comédies au cinéma, c'est le moins que l'on puisse dire.

Du coup mon plan, comme le film se déroule à Nice, sur la riviera, c'était de retrouver la saveur très élégante des compositions de Henry Mancini pour les comédies de Blake Edwards : j'ai maqueté quelques morceaux en ce sens mais Michèle n'était pas très convaincue par la direction (par goût sans doute, mais aussi, soyons juste, le résultat final était assez loin de Mancini, on pêche souvent par orgueil quand on commence une BO).

Finalement nous nous sommes entendus pour donner à la musique deux directions différentes mais complémentaires.

D'abord ne pas s'interdire par moment d'être un peu parodique, certaines séquences du film, qui raconte la reconstruction d'une femme après une rupture, appelant ce type d'effet (un thème exagérément héroïque sur des séquences de remise en forme orchestrée par la mère du personnage principal, un slow larmoyant et presque californien sur un long moment de dépression, un morceau inspiré des musiques érotiques des années 70 sur une scène de préliminaires pataude et j'en oublie).

Ensuite, écrire en dehors des quelques pastiches, une vraie musique de film, avec un thème principal et quelques dérivés, essentiellement guidé par l'idée d'être très mélodique et suffisamment tendre et mélancolique pour ne pas appuyer toutes les scènes avec des musiques par trop pléonastiques dans leur aspect comique.

(Je me rends bien compte que cette deuxième direction revient à dire que «nous avons voulu jouer de l'effet de contraste» cher à une note d'intention sur deux, mais bon, j'ai essayé de l'écrire autrement même si ça s'est vu, non ?)

C'est donc tout ça que j'ai tenté et même si partant de Mancini, je ne suis arrivé qu'à moi, comme souvent, reste une séquence qui contient toutes les directions évoquées précédemment. Lors d'une scène de Noël, on entend une parodie de «Christmas song» à l'américaine, enchaînée avec un court moment où Michèle chante accompagné d'un petit clavier discret (la comédie musicale) et qui se termine par un thème gentiment mélancolique pour illustrer sa rencontre avec le personnage de confident incarné par Gérard Darmon.

Alex Beaupain



Liste Artistique

ANGELA	MICHÈLE LAROQUE
DOCTEUR STEINMAN	KAD MERAD
CLAIRE	FRANÇOISE FABIAN
GEORGES	GÉRARD DARMON
CHARLINE	ROSSY DE PALMA
MAX	PASCAL ELBÉ
LÉA	ORIANE DESCHAMPS



Liste Technique

SCÉNARIO ET ADAPTATION

MICHÈLE LAROQUE

BENJAMIN MORGAINÉ

LIONEL DUTEMPLE

ADAPTÉ DE LA PIÈCE

« MY BRILLIANT DIVORCE »

DE

GÉRALDINE ARON

CHANSONS ET MUSIQUE ORIGINALE

ALEX BEAUPAIN

IMAGE

KIKA UNGARO A.I.C. / A.F.C.

PREMIER ASSISTANT MISE EN SCÈNE

SÉBASTIEN DEUX

DÉCORS

NICOLAS MIGOT

MONTAGE

JEANNE KEF

SON

REYNALD BERTRAND

MARC-ANTOINE BELDENT

DAMIEN AUBRY

DANIEL SOBRINO

CASTING

GÉRALD MOULEVRIER

SCRIPTE

MARIE LÉCONTE-HENRIET

RÉGISSEUR GÉNÉRAL

ERIC VÉDRINE

DIRECTEUR DE PRODUCTION

LUC MARTINAGE

DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION

AURÉLIEN ADJEDJ